

Grand séminaire de l'ALI 2020-2021 : Espaces du transfert

Mardi 22 juin 2021

Conférence d'**Alexis Chiari**

Le réel à l'œuvre dans le transfert

Jean-Paul Beaumont : Ce soir donc c'est la dernière rencontre du grand séminaire de l'ALI sur le thème : Espaces du transfert. Nous allons écouter Alexis Chiari que je crois tout le monde connaît. Pour ceux qui ne le connaîtraient pas, il est psychanalyste, psychiatre, et président de l'ALI Rhône-Alpes. Ce soir la conférence d'Alexis, qui s'intitule : Le réel à l'œuvre dans le transfert, sera discutée par Jean-Louis Chassaing. Alexis, à toi.

Alexis Chiari : Bonsoir à toutes et à tous.

J'ouvrirai mon propos par une question qui est en partie une boutade et en partie une interrogation éminemment sérieuse puisqu'elle concerne les conditions du transfert et sa structure, en faisant résonner autrement le titre de ce grand séminaire : jusqu'où s'espace le transfert ? Est-ce que le transfert résiste à cet espacement ? Ou se trouve-t-il replié de sorte que plus rien ne puisse opérer le passage d'un espace à un autre, pas même de forer le lieu d'où puisse se soutenir un dire ?

Cette réunion numérique permet-elle la traduction, la transcription, la transmission qui sont autant de définitions possibles de cet *Übertragung*, le transfert ? Je pense que les interventions des collègues qui m'ont précédé ont été vives sur ce point et elles y ont répondu puisqu'elles ont toutes, en filigrane ou de manière plus affirmée, pointé qu'y fait défaut la présence du corps parlant, de l'incarnation d'une parole dans le corps qui se dédouble pour l'analysant, d'être tout autant parlant que parlé. C'est d'ailleurs ce à quoi il lui est demandé de se mettre à l'affût, cette manière dont il est parlé, pour que puisse s'établir un rapport autre à la parole, à même de produire de l'inouï par l'écart entre le lieu auquel je pense m'adresser et le lieu d'où fait retour mon propre message. Il faut noter que cette disposition distribue d'emblée quatre places, avec l'analysant et l'analyste qui a à soutenir cette ouverture au lieu de l'Autre, averti qu'il devrait être de cette

fiction réelle du Un dans l'Autre, et de ce point d'insu que caractérise le savoir du sujet que l'analysant vient ainsi quérir au lieu de l'Autre, le semblable comme le grand Autre.

Lacan y fait d'ailleurs référence dans *La direction de la cure* puisqu'il nous dit que le sentiment le plus aigu de la présence de l'analyste est lié au moment où le sujet ne peut que se taire devant l'ombre de la demande. L'ombre, ici c'est le point de réel qui se manifeste dans l'articulation de la demande, du fait dit-il de son caractère intransitif, demande qui n'emporte aucun objet spécifié, demande qui ne sait pas forcément même qu'elle est une demande, et où quelque chose fait défaut dans son articulation même, pour celui qui la formule comme pour celui qui la reçoit. C'est cet inarticulé de la demande, cette part inarticulée puisqu'inarticulable, qui en est le point nodal.

Ces remarques en ouverture sur la flèche du transfert, qui ouvrent sur la question de son progrès et de son destin, procèdent de l'interrogation de Lacan au regard du réel, et doivent nous amener à une autre conception possible du transfert.

Je partirai donc d'une réflexion de Lacan dans le séminaire *Le sinthome* que je mettrai au travail avec d'autres avancées qu'il a pu produire dans ces années-là, cette question est la suivante : « *Arriverai-je à vous dire ce qui s'appellerait un bout de réel, au sens propre du mot, à savoir un trognon, autour duquel la pensée brode ; mais son stigmate à ce réel c'est de ne se relier à rien.* » Et j'ajoute : qu'est-ce que cette broderie, cette structure de trou ?

C'est ce qui procède de ce qui ne peut s'écrire du rapport sexuel. Dire un bout de réel et non un bout du réel indique que le réel ne forme pas un tout dont il serait possible de réaliser l'exhaustion et qu'il s'agit donc de renoncer à une vérité Une du réel, à dire la vérité du réel. C'est peut-être d'ailleurs là un point qui concerne notre rapport à la science. La science dont il est difficile de savoir si c'est encore la science classique telle que Lacan en avait située naissance au XVII^{ème} siècle. Nous pourrions parler de post-science dans notre ère numérique actuelle puisque cela concerne des processus qui se distinguent non pas tant par leur visée d'escamoter le réel mais par leur proposition d'atteindre au Tout du réel, mais d'une façon asymptotique, ce qui l'infinetise. Cette promesse de complétude, de recollection du réel est d'ailleurs ce qui leur confère cette autorité difficilement discutable aujourd'hui. Ceci se démontre dans les champs dans lesquels nous travaillons puisque ce réel peut être partialisé et devenir l'objet de champs d'expertises selon un adage qui pourrait s'énoncer : puisqu'à chacun son fantasme, alors à chacun son bout de réel. Deux conséquences s'en déduisent :

d'une part le succès du réalisme pragmatique et d'autre part la coexistence dans notre social d'entreprises parfaitement contradictoires, et également légitimes, pour traiter des bouts de réel et créer des faux trous, en lieu et place d'une prise en compte avérée de l'impossible.

Comment entendre ce réel relié à rien ? On pourrait dire en premier lieu qu'il n'est pas à considérer comme l'*initium* d'une chaîne dont il constituerait la cause mais que ce réel est produit par les conditions d'insertion du parlêtre dans l'ordre du signifiant et à partir du mode par lequel il a été parlé. Ce réel n'est pas non plus celui de l'instinct, il n'est pas celui du bios, du biologique qui se trouve aujourd'hui privilégié du fait de la prévalence du réel de la sexualité. Ce dernier est prépondérant désormais par rapport à ce qui fait non-rapport dans le sexuel. Ce forçage vers un auto-référencement de la dimension sexuée s'accomplit aux dépens du désir et du rapport à l'Autre sexe, au sexe nécessairement Autre. C'est un point crucial puisque ceci constitue une des modalités actuelles de refus du réel, ici le réel du sexe, le réel du désir qui désormais fait retour de façon persécutrice comme nous le constatons dans notre social.

Lacan précise que ce réel n'est pas relié au corps autrement que par un bout de jouissance bordé par le réel, pas plus relié au symbolique et pas plus imaginabilisable. C'est plus qu'une question majeure pour Lacan, c'est un point d'aporie qui rend compte de la nécessité pour lui de cet affrontement à cette tentative inlassable, obsédante, d'y répondre par l'écriture des nœuds et des chaînes borroméennes.

Dans « *Encore* » en octobre 73, il en fait métaphore. Il dit : « *la nuée du langage fait écriture* ». Il évoque son voyage en avion sur les plaines de Sibérie et le fait qu'il ait pu, dans les ruissellements des pluies, lire comme une trace métaphorique de l'écriture, doit être lié, dit-il, à ceci - et cette petite note est à mon avis tout à fait fondamentale – « *lier et lire c'est les mêmes lettres, prenez-y attention.* ». Cette trace métaphorique de l'écriture est liée à une forme d'idéalisme en raison de cette impossibilité d'écrire le rapport sexuel entre deux corps différents. Cette impossibilité est déterminée par la copulation entre le langage et le corps, qu'il nomme l'inconscient.

IL y revient encore dans *La troisième*. Il y a une phrase qui a été beaucoup commentée mais que je redis : « *l'inconscient est un savoir qui s'articule de la langue* ». Le corps qui parle la langue, mais qui avant tout en est traversé, imprégné, tordu et troué par la langue, « *ce corps n'est pas ce réel dont il se jouit,*

mais il est un réel dénoué, délié, qui ek-siste et fait sa jouissance opaque, et que peut civiliser lalangue ».

Pour Lacan, entre lier et lire il y a une solidarité structurelle, une nécessité structurelle réciproque, entre d'une part les tentatives d'écrire les lieux borroméens et d'autre part lire les effets de lalangue, en un mot, dans la parole.

Ici nous avons à souligner qu'il y a, selon nous, trois modalités dans le transfert où cette question du lien au réel, et de la manière de tenter de lier ce réel, se trouve mobilisée : le réel de la demande, le réel de lalangue, et le réel du signifiant du manque dans l'Autre.

Il ne s'agit pas d'étapes processuelles mais de temps logiques où le rapport au manque d'objet peut éventuellement trouver un destin possible hors de la répétition ou de l'immuabilité du symptôme. Ce repérage de la structure de la demande est un agent provocateur du transfert, puisque c'est selon cette structure que va s'ordonner la dynamique transférentielle, ce qui ne signifie pas pour autant l'entrée dans la cure, qui va dépendre elle de la modalité de réponse faite par l'analyste et de l'effet de retour pour l'analysant. C'est en ce point qu'est déterminant ce qu'a évoqué avec force et précision Christiane Lacôte à savoir l'engagement dans la parole, une parole engagée, qui déplace complètement l'appréhension du transfert. Au contraire de la neutralité bienveillante, c'est un engagement tout à fait décidé mais un engagement qui n'est pas sans division et qui se manifeste à partir d'une énonciation. Cette manifestation du désir de l'analyste, cette énonciation, est le point d'appui, le point d'entame, à partir duquel peut se produire l'amorce d'une disjonction et d'une mise en question entre désir de l'Autre et désir du sujet. Cet engagement de la parole à partir de l'équivoque, que l'énonciation produit dans la chaîne des énoncés, suppose au sujet un savoir Autre dont il ne se sait pas forcément être le porteur ou dont il peut refuser d'en mesurer l'occurrence. A partir de mon savoir qui m'amène à parler sur ce qui conditionne mon malheur ou ma jouissance ignorée, ce qui est parfois la même chose, l'énonciation fait déhiscence et fait vaciller les certitudes à partir du repérage de l'ectopie du sujet par rapport à sa propre parole. L'effet de sujet est ce qui ek-siste à la propre parole et se manifeste dans les bifurcations, les écarts, d'une chaîne signifiante à l'autre, soit par métonymie, soit par métaphore ou encore à partir de ce point de réel que l'équivoque révèle dans la disjonction du signifiant d'avec lui-même. Ce que François Jullien dans ses derniers ouvrages a nommé la dé-coïncidence, dé-coïncidence qui est une

fonction on pourrait dire fondamentale du signifiant et notre praxis une pratique avertie de cette fonction de dé-coïncidence.

L'entrée dans la cure en effet peut ne pas coïncider avec l'entrée dans le transfert, ce que Freud avait parfaitement réalisé, puisqu'il soulignait la temporalité à respecter dans l'*initium* de l'interprétation, à savoir que le transfert commence à se signaler par la résistance. Lacan a pu dire que le moment de l'interprétation, c'est ainsi le moment où le transfert opère une fermeture qui met en tension l'objet petit a. L'entrée dans la cure peut aussi se signaler par l'affluence de signifiants inattendus, ou un réarrangement entre synchronie et diachronie, ou pour prendre un exemple que vous connaissez tous, ces rêves où l'analyste est représenté. Dans ces rêves, c'est à la fois çà et pas çà, c'est le lieu de la séance et ce n'est pas le lieu de la séance, c'est le temps de la séance et ce n'est pas le temps de la séance, c'est l'adresse et ce n'est pas la bonne adresse, et ce sont très souvent des rêves qui mettent en scène un analyste occupé ailleurs ce qui pose la question de l'objet, de l'objet du désir de l'Autre, ce qui peut être présentifié de façon plus ou moins directe, plus ou moins crue dans les rêves qui signent donc l'entrée dans la cure à partir du transfert.

Ce temps est celui où sont mis en circulation les signifiants de la demande primordiale, qui désignent le sujet au lieu de l'Autre à son insu et qui organisent l'ensemble de ses rapports mondains. Ce temps renvoie à la mise en place liminaire de ses premières demandes, avec ces effets de régression à savoir la résurgence dans la synchronie de signifiants anciens et/ou oubliés, et qui se fait sous l'égide d'une triplicité du lieu de l'Autre, pas simplement ce dédoublement que j'évoquais au départ, mais une triplicité : l'Autre réel ou Autre réel primordial, l'Autre de la parole, et l'Autre du discours.

Ce qui va donc transiter par le transfert, c'est cette double opération non symétrique, la refente côté sujet autour du fait du manque d'objet, autour duquel va se déployer la grammaire spécifique à chacun avec ses covariances objectales, et du côté de l'Autre le trou foré par les tours de la demande où va se substituer secondairement l'objet du désir.

Jean-Paul Hiltenbrand au cours de ses différents travaux, notamment depuis son séminaire « *Clinique du Réel* » en 1995 et jusqu'à son dernier ouvrage, *La condition du parlêtre*, n'a cessé de revenir sur cette question de la demande, en indiquant – ce qui est peut-être aussi un point pivot du transfert - que ce qui manque à la demande est une lettre, et que le sujet est à la fois défini comme manque de cette lettre et divisé par le manque de cette lettre. Ce qu'il dit, je le

cite : « *l'objet concret du besoin se transforme en lettre du fait que l'Autre est un lieu de parole, et non seulement un Autre réel, et une lettre dans l'équivoque de la langue en un mot.* » Il précisera dans son livre : « *ce qui n'est pas articulable dans la demande constitue un trou irréductible de nature réelle et d'ordre langagier et donc non nécessairement soluble par une série d'opérations symboliques de substitutions significantes* ».

Un autre point ici que je souligne, parce que je crois que c'est un point important et qui n'est pas souvent évoqué, il en donne une définition tout à fait radicale en disant que le transfert c'est un nom dans un discours, un nom dans un discours ordonné par un réel, le point de réel irréductible, inarticulable dans cette demande. Cette lettre en son statut conditionne ainsi le réel de sa répétition à partir de son advenue, déterminant la chaîne signifiante sous laquelle le sujet s'élide, *perinde ac cadaver*, à la botte du signifiant. L'amour de transfert est ainsi reconnaissance du manque qui m'anime, et dont je suppose que l'Autre détient le complément, et tout autant méconnaissance de ce même manque. L'authenticité de l'amour de transfert réside dans ce qu'il résulte de l'épreuve de la perte qu'il recouvre et l'amour procède donc de ce réel. Tout l'enjeu est de pouvoir prendre en compte cet amour de transfert et de pouvoir lui restituer sa détermination dans le langage. Je ne vais en donner qu'un exemple, extrêmement réduit : une jeune femme qui s'étonne à un moment donné de sa cure de se préoccuper de la vie de l'analyste, elle se demande qu'elle pourrait bien être sa vie. Il lui vient un fantasme qu'il pourrait jouer d'un instrument de musique, dont le nom est homophonique à une expression que son père ne cessait de répéter. La question, qu'elle trouvait incongrue, de cet intérêt soudain pour l'analyste, repéré par elle comme un effet du transfert, va se déplacer pour venir interroger son insertion dans le désir de l'Autre, et partant son propre désir, à partir de cet événement de langage. C'est une des manières de pouvoir évoquer cette question de l'amour de transfert. Freud écrit dans *Observation sur l'amour de transfert* : « *Les symptômes sont des précipités d'expériences d'amour qui ne peuvent se dissoudre et se transformer en d'autres produits psychiques qu'à la température plus élevée du transfert.* » Alors c'est une très belle métaphore, mais comme nous le savons lorsque la température est un peu trop élevée, la transformation en produits psychiques peut conduire à des effets d'amour difficilement soutenables. Lacan lui va faire quoi en écho à cette phrase dans *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre ?* que « *Le réel est un feu qui brûle tout, mais un feu froid* », histoire de faire baisser un peu la température ! L'amour est une attente, une quête, un attentat et parfois un attentat permanent, face à la béance irréductible du désir de l'Autre et à la béance

de mon propre désir. Une autre occurrence du réel dans le transfert concerne les scansions à soutenir, comme autant d'opérations de lecture, des effets d'écriture de cette lettre qui manque, et qui participent de la langue, de la parole et du discours courant, dans le déroulé des énoncés pour y faire résonner l'énonciation comme une pointe de réel en acte. C'est ce que fait d'ailleurs Lacan dans *La Troisième*, mettre ces bouts de réel à l'œuvre dans leurs effets de précipitation, de perte, de collapse, d'*une-bévue*, qu'il va épeler, qu'il va énoncer, qu'il va proférer tout au long de son propos, qui vont de l'onomatopée au néologisme. Il ne s'agit aucunement des jeux de mots mais bien d'effets de lettre en ce qu'ils maintiennent une équivoque réelle, en laissant une part en suspens, un pas-tout de sens. Ce n'est pas l'effet unique, difficile à reproduire, de l'éclat pulsatile du *witz* mais une ouverture à même de provoquer des bifurcations dans les chaînes associatives. La fonction de l'écriture est ainsi dépendante du réel à l'œuvre dans la parole puisque c'est dans la parole que ce réel s'est foré.

Je dirai que ce lien, là où ce réel peut se lier, c'est entre le corps comme substance jouissante et la langue, ce que Lacan va évoquer à plusieurs reprises aussi bien dans *La Troisième* que dans la *Conférence de Genève sur Le Symptôme* qui est une conférence assez intime, où il évoque son parcours d'une façon extrêmement proche, extrêmement simple presque, et où il parle de la coalescence de la réalité sexuelle et du langage.

Comment peut-on rendre compte de cette coalescence de la réalité sexuelle et du langage ? La langue c'est la texture et l'étoffe de l'ensemble des impressions inconscientes résultant de la façon dont le sujet aura été imprégné par le langage selon les modalités spécifiques par lesquelles il aura été parlé par l'Autre. C'est l'intégrale des équivoques possibles dans cette trame de chaînes littérales hors sens et hors syntaxe qui ne forment pas pour autant un tout. Cette lecture de l'inconscient, non plus comme un concept ou comme une instance, mais dans sa matérialité littérale nous amène à réinterroger ce que parler veut dire dans la cure analytique, dans le conjugo et dans nos rapports sociaux, c'est à dire une parole qui se mesure au point d'acte qu'elle atteint dans le réel et non au sens qu'elle tenterait de faire advenir. Lacan a dit « motérialité », mais justement peut-être que ce n'est pas un terme qu'on peut garder puisqu'il emploie ce terme de mot, en préférant plutôt littéralité ou « littéaturalité » non syntaxique, ce que Norbert Bon avait appelé dans sa conférence une discrétisation du continu du son en lettre, lallation, vocalise, onomatopée, et toutes les figures de style. Je ne sais pas si c'est quelque chose à quoi vous avez prêté attention, mais moi c'est quelque chose qui m'avait beaucoup frappé, puisque dans *Subversion du sujet et dialectique du*

désir, Lacan donne une liste des objets a qui ne se limite pas aux quatre plus le rien et plus le phallus imaginaire, puisqu'il y rajoute également l'onomatopée, l'onomatopée comme objet a possible.

On pourrait dire que c'est ce qui va constituer le cœur du travail du transfert autour de la langue, qui déplace considérablement tout ce que nous avons pu savoir de l'interprétation classique, qu'elle soit freudienne ou lacanienne.

Le troisième temps c'est le réel du signifiant du manque dans l'Autre dans sa dimension d'impossible, et éventuellement le point de transition du réel des jouissances, fusse-t-elle cette jouissance du réel perdu de la demande (puisqu'elle est avant tout signature intime du sujet) à l'assomption du réel du désir. Ce temps est aussi le lieu où se manifeste que la castration ne relève d'aucune prescription dans l'Autre, ni du registre du sacrifice. Le seul sacrifice à consentir est alors le sacrifice du Un au lieu de l'Autre, en tant que ce Un ne procède que du signifiant lui-même dans son unité différentielle, toujours différent de lui-même et donc support d'aucune transcendance. C'est aussi le lieu pour l'analysant où il a à faire avec la castration de l'autre, à savoir composer avec le réel du symptôme de l'analyste, et avec ce que j'appellerais l'angle mort du fantasme. De l'avoir traversé une fois, ou plusieurs fois, n'en change d'ailleurs pas la structure fondamentale. C'est une autre manière de se confronter au réel comme impossible en ce temps d'affrontement au trou dans l'Autre pour en éprouver et témoigner dans son dire comme dans son action qu'il ne saurait y avoir un Autre de l'Autre.

Avant d'évoquer comment à partir de ces trois dimensions nous pouvons penser ce qu'il peut en advenir du transfert, je voudrais donner deux lectures de jeunes femmes qui interrogent cette articulation entre parole, discours et la langue.

Après un certain nombre d'entretiens avec une jeune femme avec un certain souci, voilà ce qu'elle peut dire : « *Et c'est pas l'énonçabilité que de revouloir sa vie en fin de compte, quand on se le redit, que s'interjeter c'est minimal... et c'est pas l'énonçabilité que de revouloir sa vie en fin de compte, quand on se le redit, que s'interjeter c'est minimal* ». On entend dans ces fragments recueillis lors d'entretiens avec cette jeune femme que dans ces moments d'éclipse totale ou partielle de la signifiante phallique, qu'elle soit durable ou transitoire, ce qui va se déplier - peut-être pas se dire mais être dit- concerne le rapport à la structure même du langage, ce qu'il en est du statut du lieu de l'Autre et l'excentricité radicale du sujet par rapport à un savoir insu inassumable dans un dire.

Ces deux petits fragments que je vous ai rapportés font écho à ce que Lacan dit à front renversé dans *La lettre volée* « *La présence de l'inconscient pour se situer au lieu de l'Autre est à chercher en tout discours en son énonciation.* » L'interjection désigne en grammaire ce mot isolé ou inséré dans un discours pour traduire de manière vive un affect, un appel, ce qui peut être support d'une adresse à l'Autre, ébauche d'une demande, comme dans l'allocution : interjeter appel. Interjecter c'est prendre la parole au milieu du discours d'un autre, c'est insérer une parole dans le discours de l'autre. On entend que la question radicale qui tente ici de s'articuler, c'est les conditions minimales à partir desquelles il est possible d'être représenté dans le discours de l'Autre. Il s'agit moins d'un inconscient à ciel ouvert que de son oblitération dans cette coalescence énoncé-énonciation où la trace du sujet ne persiste que dans ces récurrences de l'usage de la forme pronominale des verbes.

Le point nodal c'est le surgissement de ce terme *énonçabilité*, avec sa texture néologique, quand la lettre se dissémine dans le signifiant et met en suspens le possible d'un signifié. Ce qui est remarquable c'est qu'il renvoie à la sémiotique, à l'étude du mode de signifiant propre au signe qu'il constitue comme unité, puisque dans la théorie du langage, qui s'intéresse aux conditions de production des énoncés, l'énonçabilité, c'est l'ensemble des conditions qui rendent ces énoncés réels. C'est quand même surprenant, quand des termes comme ça surgissent et qu'ils soient aussi précis ! Se vouloir une vie, se dire, s'interjecter, ne sont pas possibles à partir du seul signe, et l'interjection est ici appel au signifiant dans sa fonction, à l'équivoque, non comme multiplicité des sens, mais comme révélatrice de cette béance réelle minimale qui disjoint le signifiant lui-même et fait suspens du sens.

L'autre parcours que je voudrais évoquer est le travail dans la langue qui caractérise l'œuvre de Herta Müller, prix Nobel de littérature 2009, travail qui interroge les conditions de l'énonçable. Pour ceux qui ne la connaissent pas c'est une femme qui est issue de la minorité souabe de Roumanie, qui parlait un dialecte de langue allemande et ne connaissait que quelques mots de roumain. Elle va quitter son village à 15 ans pour aller travailler comme traductrice dans une usine et se retrouver affrontée au quotidien de la dictature, et puis plus directement au fait d'avoir à dénoncer et ensuite d'être dénoncée pour avoir refusé de dénoncer. Elle va s'engager dans un groupe d'intellectuels, d'où la surveillance, puis la persécution, dont elle fera l'objet de la part de la police politique secrète. Elle ne pourra partir que sous la pression du Penclub, en Allemagne en 1987, à l'époque où le gouvernement Ceausescu autorisera les ressortissants de langue allemande

à émigrer en échange d'une compensation financière, dont le montant est fixé pour chaque individu en fonction de l'âge, de la classe sociale, du sexe et du niveau d'études. Le montant total de ces échanges entre la Roumanie et l'Allemagne s'élèvera à l'époque à un milliard neuf cents millions de deutschemarks, ce qui est à l'époque une somme assez considérable pour opérer une migration!

« *La parole est un fil qui se découpe avec les dents qu'il faut renouer en permanence* ». C'est Cette phrase d'Herta Müller condense ce qu'elle a développé dans toute une série d'essais à savoir comment s'est opéré pour elle l'acheminement vers la parole, la possibilité de se soutenir d'une parole à partir d'un travail d'écriture dans la traversée d'une langue à l'autre. Elle vient d'un endroit de taiseux, où la parole est quelque chose qui n'a pas de place face à ce qu'elle appelle l'implacable cycle de régénération et de destruction de la nature. S'y substituent la lourde carcasse des os, l'immuabilité des gestes à accomplir et la densité des silences. Ce n'est pas vraiment l'éloge de la transition écologique puisqu'elle nous dit : « *chaque pâturage est un sinistre musée des genres de mort, un repas funèbre en fleurs ; ici les mots collent aux choses, sans aucun interstice où insinuer son regard entre le mot et la chose.* ».

D'un côté elle vit avec et dans le silence de sa mère qui a connu les camps de rééducation soviétique, une femme attentive à la vie et à la présence des objets qui nous représentent tout autant que nous les utilisons. Tout un pan de la vie d'Herta Müller est conditionné par l'intérêt pour les objets, le rapport aux objets dans l'existence. « *As-tu un mouchoir ?* » était la question quotidienne de sa mère au seuil de la porte, et donc possiblement de la vie. Un mouchoir c'est à la fois un objet qui te permet de supporter les aléas de la vie, un signifiant, et un symbole d'amour. C'est également et peut-être avant tout la marque de sa présence dans le désir de l'Autre et une demande, qui fait la supposition du possible d'un désir pour elle. Ce qui s'accomplit dans la question c'est la ré-institution du mot dans sa fonction signifiante, soit la disjonction entre le signifiant et le signifié.

De l'autre côté c'est l'affrontement au silence du père. Ce n'est pas le même type de silence, c'est à la fois celui de la honte et de la violence absolue, puisque lorsqu'il se saoule, ce qui fait retour, ce sont les chants de la waffen-SS dans laquelle il avait servi.

Et puis il y a aussi son silence à elle, lié à ce qu'elle pressent plus qu'elle ne peut alors le dire. Un peu comme Marguerite Duras qui parlait du mots-trou, elle écrit : « *Il est faux de dire qu'il y a des mots pour tout, et qu'on pense verbalement* ». ; » L'écriture pour elle, c'est la quête du mot manquant, ou peut-être une quête à

partir du manque du mot, du manque de la lettre dans ce mot. Elle expérimente bientôt, une fois en ville, la foncière duplicité du signifiant puisqu'elle découvre la manie des gens qui ont besoin de tant de mots pour se ressentir eux-mêmes, là où la vie impersonnelle pour résister à la marche implacable de la vie elle-même n'autorisait que si peu de mot. Simultanément, en lieu et place de la coalescence du mot et de la chose, entrant dans la langue roumaine, c'est la rencontre bouleversante du calambour, du jeu de mot, du mot anodin qui vient d'un trait railler l'absurdité et le dénuement du quotidien ; énonciation qui se dissimule sous le mot d'esprit passé de bouche en bouche et dont l'ironie douloureuse soulage des humiliations vécues. Ce dont elle arrive admirablement à rendre compte, c'est la double expérience qu'elle est amenée à vivre en parallèle. C'est à partir de cette transmigration continue entre le dialecte souabe, l'allemand et le roumain que s'instaure la possibilité de se soutenir d'une énonciation de sorte que la langue maternelle n'est plus la seule mesure des objets ni la seule mesure des choses. Elle a cette phrase superbe : elle est entrée dans la langue roumaine « *comme si c'était un argent de poche, qui ne permettrait pas de s'offrir toutes les jouissances* ». Son entrée subreptice dans cette langue, en contrebande - nous savons qu'il y a beaucoup de gens qui peuvent nous dire comment leur entrée dans le discours et dans le langage s'est faite en contrebande, éprouvant qu'ils n'y ont aucune légitimité - a frayé le chemin qui va l'amener à la langue allemande qui va devenir sa langue d'écriture. C'est précisément à partir de la littéralité, de la matérialité sonore des mots dans leur différence d'une langue dans l'autre, que s'est forée une place pour le réel, pour écrire ce qui manquait au vécu, sans avoir les mots pour le savoir, et donc dire cette dimension du manque, au travers de la matérialité sonore du mot mais tout autant dans les accidents de traduction ou les écarts infranchissables de l'intraduisible d'une langue à l'autre.

Qu'est-ce que nous pouvons y lire ? Nous avons à reconnaître sans forcer le trait à la mise en place d'un transfert, mise en place d'un transfert à une langue qui a instauré cette dimension de l'altérité et d'un abri au lieu de l'Autre. C'est pour elle à partir de la musicalité, de la sensualité, de la puissance métaphorique de la langue roumaine que vont se produire des décalages constants, des écarts et des déplacements dans les aller-retours entre dialecte souabe et langue allemande, et inventer la langue d'écriture dans laquelle elle pourra être représentée.

« *La sonorité des mots sait qu'elle doit tromper, puisque les objets trichent sur leur matière, alors que les sentiments trichent par leurs gestes ; au croisement où la tromperie des matières rejoint celle des gestes vient se nicher la sonorité avec sa vérité forgée de toutes pièces* ».

Nous avons à entendre la dimension politique et éthique, de tout acte d'énonciation, de tout acte poétique, qui par le jeu de la lettre, hors sens, fait surgir une béance susceptible d'être un lieu possible de la division subjective.

Quelques mots encore sur le trajet qui a façonné son œuvre. Sommée de devenir une délatrice, elle ne peut que souffler : « *non caracterul* » je n'ai pas ce caractère-là en roumain, en lieu et place du mot collaborer qu'il lui était demandé d'écrire. Ce qu'elle rencontre c'est l'autre face de la tromperie du signifiant, se défier du mot, de tous les mots, qui peut toujours par devers soi dire autre chose que ce qu'il dit, à fortiori dans une langue assujettie où chaque mot est défiguré et dé-sensé, où il est ordonné à la parole d'opérer contre les lois de la parole. Puisque C'est dans l'épreuve des mots contre la parole, contre toute parole, d'où peut surgir à chaque tournant la division subjective qui trahit. C'est bien ça à l'obscène, cette division subjective qu'il s'agit de faire disparaître de la scène. Ce n'est donc pas un panégyrique pour la parole, ni une ode à l'amour des mots, mais bien le trajet pour advenir à la parole, pour une femme, à partir de la rencontre avec l'altérité dans sa propre langue.

J'avais dit tout à l'heure qu'il y avait une solidarité structurelle entre le fait d'écrire les nœuds et les chaînes borroméennes, tenter d'écrire les lieux du réel, ce réel qui est au naturel non relié, et lire les effets de la langue dans la parole, et je dirai que c'est ça qui va amener Lacan à travailler en parallèle d'une part les nouages borroméens et d'autre part la question du poétique, notamment dans *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile la moure*. Le point d'apparement entre la poétique et la praxis psychanalytique est que ce qui s'y dit et ce qui s'y entend relève à la fois de la promesse d'une saisie de ce qui ne saurait s'atteindre et du rapport au réel du sexe, comme l'évoque Esther Tellerman dans son texte remarquable « *s'apparenter un poète* ».

« *Il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation* » affirmera Lacan. Il s'agit d'entendre que ce qu'il évoque quand il invoque ainsi la poésie, ce n'est pas simplement de faire poème, comme il pouvait le dire de lui-même, ou de remplacer l'interprétation par des vers, mais de prendre acte comment la poésie opère pour travailler la langue, puisque cette poétique de la langue dans la parole est seule à pouvoir laïciser la structure. Le repérage de la dimension de la langue instaure la poétique comme lieu de nécessaire invention et déplace radicalement la question d'un sujet supposé savoir. C'est aussi un renversement de ce qui dans *Fonction et champ de la parole et du langage* était assigné comme but au

travail du transfert dans la cure à savoir « *réordonner les contingences passées en fonction des nécessités à venir.* »

Ce à quoi nous sommes convoqués pour qui veut y répondre, c'est opérer la torsion de cette phrase, partir de la contingence signifiante qui s'inscrit au lieu de l'Autre pour atteindre à la contingence du possible de l'invention à partir de la langue ; ce que dit Esther Tellerman en ces mots, parlant de l'analysant, mais aussi de l'analyste : « *pourrait-il inventer un signifiant Autre, au sens où il lâcherait prise face à l'objet qu'il vise, pour ne signifier qu'un trou* ».

Pour conclure, quel destin possible alors pour le transfert ? Quel avenir et à quoi peut-il mener ? Plutôt que la liquidation ou la résolution du transfert, cette pratique d'un savoir insu de la langue peut conduire à l'avènement d'un transfert autre, issu de ce rapport autre à la parole, un transfert à la textualité spécifique de l'inconscient en acte pour le sujet. Il nous faut concevoir un transfert à ce qui fait écart entre les langues. Lesquelles ? La langue avec ces précipités de jouissances, les langues parlées, apprises, oubliées et la langue de l'analyse. Le transfert c'est alors de ne pas cesser d'apprendre à lire et de ne pas cesser d'apprendre à parler, un transfert qui me donne accès à ma propre altérité qui me fait exister à la langue.

J-P. Beaumont. Merci Alexis. On ne peut pas applaudir (par Zoom). Mais on va passer la parole à Jean-Louis Chassaing, qui va discuter ta conférence.

Jean-Louis Chassaing. Merci Alexis, mais je ne sais pas justement si je dois te dire merci, sûrement pour ton texte et pour le travail que tu as fait, mais je ne te dirai peut-être pas merci pour toutes les difficultés que ça m'impose, qui s'imposent ! C'est un texte très travaillé avec des parties très denses, et je crains de ne pas être à la hauteur de ton texte. Mais il y a un certain nombre de points qui me semblent intéressants dans tout ce que tu as évoqué, et notamment sur la fin la question du transfert qui est une question très actuelle : Est-ce qu'aujourd'hui les transferts sont aussi intenses, aussi structurés qu'ils pouvaient l'être auparavant, dans ces cliniques d'aujourd'hui. Mais j'ai bien apprécié, à propos d'Herta Müller, dont tu m'avais parlé, cette question de la mise en place d'un transfert à la langue. Effectivement elle était si on peut dire bien placée entre différentes langues, au moins trois. Ce transfert à la langue m'évoque ce transfert de travail dont Lacan a parlé une fois. De quoi s'agit-il dans ce transfert de travail qui permettrait un travail non pas tant indépendant du transfert d'amour mais qui permettrait un autre mode de relation ? Je trouvais intéressant cette question du transfert à une langue chez cette femme dont, d'après ce que j'ai pu lire, pas d'elle mais ça me donne envie de la lire - mais toi qui l'a lue tu vas me dire - elle aurait

un style assez aigu, assez direct, assez intense, mais également ce style-là serait lié à ce que tu as évoqué, une poésie. Est-ce qu'il s'agit bien de cela ? Mais en tous cas c'est vrai qu'elle a une écriture particulière, et je crois qu'elle a eu le prix Nobel en 2009 d'après la biographie, et donc en plus pour nous c'est tout à fait quelqu'un à connaître et à lire.

Cette question du transfert renvoie aussi, alors je vais reprendre les trois points : Pour ce qui concerne la demande, l'engagement de la parole, quel est-il aujourd'hui ? Et tu ajoutes : pas sans division. Et je m'interroge sur la façon dont aujourd'hui les gens demandent ou ne demandent pas, ou demandent tout le temps, mais cette question de l'engagement de la parole pas sans division m'interroge par rapport à la pratique, notamment dans ce dont on parle peu, j'avais un peu travaillé cela, ce qu'on appelait les entretiens préliminaires, qui étaient à une époque une manière de poser les indications de psychanalyse. Est-ce qu'il y a des indications de psychanalyse ? J'avais travaillé ça avec un collègue, comment ne pas rester dans la psychiatrie ou dans la psychanalyse, dans la psychiatrie nord-américaine, qui définissait de manière caricaturale ce qu'il fallait pour faire une psychanalyse : être beau, riche, et jeune !

Est-ce qu'on peut avoir une autre approche dans les entretiens préliminaires, de ce qui serait possible ou pas ? Il me semble qu'assez tôt certaines personnes ont des difficultés par rapport à ce que tu as appelé accepter cet écart par rapport à son propre dire. Notamment par rapport à une intervention même minime venant solliciter cet écart-là provoque une réticence, voire un départ. Je trouve que c'est intéressant parce que ce que tu évoques-là d'une manière théorique mais aussi pratique, est une manière d'appréhender cette distinction entre des personnes qui très franchement acceptent cet écart-là, par rapport et d'autres qui se trouvent non seulement réticents mais mordus par cette ectopie du sujet par rapport à sa propre parole. Je crois que très tôt, dans ce qu'on peut appeler les entretiens préliminaires - Lacan disait qu'il en faisait beaucoup, d'entretiens préliminaires, que pour lui c'était quelque chose d'important - et donc dans ces entretiens préliminaires on peut assez tôt percevoir ce qu'il en est d'une réticence à ce que tu as appelé cette ectopie du sujet par rapport à sa propre parole, ou cet écart par rapport à son propre dire. Je te remercie pour cette élaboration théorique, qui me renvoie à ma pratique.

Un autre point, peut-être pour la deuxième modalité, le réel de la langue. Bien sûr cette question de la langue en un seul mot est importante, elle est dans *La Troisième*, elle est dans d'autres endroits aussi, tu as cité *Encore*, et dans *Encore* il évoque cette langue, et il la lie, du verbe lier mais peut-être aussi autrement,

il la lie aux affects. On critique souvent Lacan ou les lacaniens pour ne pas parler de l'affect, et en fait Lacan l'évoque relativement souvent, dans je ne sais plus quel séminaire il dit que l'affect est une bordure du langage, et donc là, dans Encore – je peux lire ça : « Jusqu'où vont les effets de lalangue ? Jusqu'à ce qu'il présente toutes sortes d'effets énigmatiques. Ces affects sont ce qui résulte de la présence de lalangue, en un seul mot, en tant que de savoir, elle va beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé – le savoir Autre – le langage sans doute est fait de lalangue, c'est une élucubration de savoir sur lalangue. Mais l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec la langue. » Alors est-ce que tu distingues - parce que dans Encore il parle de lalangue, mais il parle aussi des onomatopées – est-ce qu'il y a d'ailleurs des distinctions à faire entre onomatopées, néologismes et lalangue, si ce n'est qu'on peut considérer que onomatopée et néologisme, font partie, sont construits de lalangue, je ne sais pas si tu es d'accord avec ça ?

Alexis Chiari : Tout à fait d'accord et de même que, je dirais, à peu près toutes les figures de rhétorique qui peuvent opérer des élisions, des trouages, des renversements, un peu moins des concrétions, mais en tout cas il y a toutes ces opérations qui découpent un tissu en éléments discrets à partir d'un continuum, c'est d'ailleurs ce qu'il fait dans *l'une-bévue*, puisque *l'insu-que-sait-de l'une-bévue*, il dit que c'est dans *l'une-bévue* que se sait ce savoir sans sujet, c'est une manifestation de toutes les *une-bévue* de lalangue qu'il y a là à essayer de soutenir une manifestation de ce savoir, et bien sûr tu as raison quand tu dis que cet écart, cette ectopie quand elle est repérée, peut éventuellement produire des effets de réticence, tout comme d'ailleurs la moindre mise en cause de ce qui serait la vérité du symptôme par une équivoque. Donc c'est à la fois quelque chose qui peut orienter les temporalités de l'intervention, mais aussi peut-être le possible. Mais il y a aussi beaucoup de gens pour qui cette disjonction entre ce qu'ils disent et ce qu'ils ne savent pas dire, restitue une possibilité d'énonciation qu'ils ne se savaient pas avoir.

Jean-Louis Chassaing. Oui, ce que tu appelles les temporalités, ça me semble intéressant et important, ce savoir-faire. Qu'est-ce que ce savoir Autre ? Cela a des incidences importantes. Lorsque tu évoques une lecture de l'inconscient comme n'étant pas un concept mais comme étant sa matérialité littérale, càd quand on lit par exemple *La Troisième*, ou *Le savoir du psychanalyste*, moi j'ai été amené à lire aussi une autre conférence de Lacan, la *Conférence à Milan* en mai 1974, où il parle à nouveau de lalangue en un seul mot, et où il dit que la langue et la mère, c'est la même chose ! Il parle de la langue maternelle et il redit

dans *Encore*, avant d'ailleurs puisque c'est en 72-73, il identifie, c'est assez curieux, on n'est pas habitué à ce que Lacan personnifie sa théorisation comme cela, il dit : la langue, c'est la mère, c'est la même chose, ce qu'il ne va pas reprendre de cette façon, il va plutôt le développer sur un plan logique.

Mais ce que je veux dire, savoir-faire avec la langue par rapport à ce savoir Autre, de quoi s'agit-il dans ce savoir ? Il s'agit tout simplement effectivement du jeu littéral, c'est-à-dire que ce savoir de l'inconscient, il n'y a rien à savoir de l'inconscient, si ce n'est savoir-faire avec la langue. Il n'y a rien à savoir de l'inconscient si ce n'est à la limite savoir qu'on est divisé par rapport au savoir habituel, et à ce savoir Autre qui est un savoir littéral. Il me semble qu'il y a là un inconscient qui est essentiellement matérialité littérale. Alors je ne sais pas c'est peut-être un peu osé de dire ça, mais enfin il me semble qu'il y a là quelque chose d'intéressant dans ce passage de l'inconscient à l'Une-bévue pour Lacan.

Alors un autre point, - je voulais dire aussi que dans les entretiens préliminaires, dans ce repérage d'une acceptation ou pas de cet écart, se pose effectivement la question de l'interprétation. Lorsque tu parlais de temporalité, ça peut nous indiquer selon le mode de réaction l'interprétation au sens de Lacan, énigmatique, portant sur le signifiant ou sur la lettre, ou pas. Il y aurait peut-être là une indication, non pas l'indication d'une psychanalyse, mais l'indication du moment de l'interprétation, moment non pas dans le discours du patient mais moment dans la cure enclanchée, à partir de quand ?

Je voulais lire quand même ce qu'il dit dans la conférence à Milan, et puis j'en aurai terminé après : « Nouer et dénouer le réel et l'imaginaire, c'est ce que le symbolique passe son temps à faire puisque c'est dans la langue qu'est la distinction de l'imaginaire et du réel ». Il parle du nœud bien évidemment, et il évoque là la question de l'interprétation.

Un autre point, tu l'as peut-être développé mais j'étais sans doute un peu inattentif - il y a tellement de choses dans ce que tu as amené d'une manière très serrée - mais j'ai trouvé intéressant : composer avec le réel du symptôme de l'analyste . Cela m'a évoqué ce que Marc Morali avait abordé dans nos trois soirées sur le réel, lorsque Lacan en effet dit « le réel est mon symptôme ». Donc est-ce que tu pourrais développer un peu cela, composer avec le réel du symptôme de l'analyste ?

Et puis enfin dernier point, en faisant un retour à Herta Müller, tu parlais de sa quête du mot manquant, ou bien quête de la lettre. Cela m'a évoqué cette phrase

qu'on a un peu posée le week-end dernier, et Lacan se pose cette question : De quoi s'agit-il lorsqu'il y a, théoriquement mais aussi pratiquement bien sûr, cette précipitation de la langue en un mot dans la lettre ? Est-ce que c'est quelque chose dont tu peux parler ? En tous cas merci, mais ton texte est vraiment difficile, il y a beaucoup beaucoup de choses et il sera certainement à lire.

Alexis Chiari : Merci beaucoup Jean-Louis. Je ne sais pas d'ailleurs si je peux aller plus loin mais il m'a paru important d'essayer de ramener un certain nombre d'éléments qui permettent d'entendre comment le transfert se trouve articulé dans ses temps essentiels par des points de réel qui permettent un déplacement par rapport au réel qui affecte le sujet. Il y a quand même cette question : est-ce que le réel revient toujours à la même place ou est-ce qu'il est possible qu'il y ait place pour de la contingence et qu'il ne revienne pas à la même place ? Donc, je pense qu'il faut lire Herta Müller car elle fait partie de ces gens qui nous montrent que le parlêtre est transformé par le langage et ce qui s'y passe. Et nous sommes à peu près les seuls à continuer à être aussi attentifs à, je dirais, ce qui se trouve être notre condition. Bien évidemment quand on lit des auteurs qui en plus se trouvent être reconnus, je pense qu'il est extrêmement important d'essayer de saisir comment ils essaient d'amener ces questions. Bien sûr que tout son travail pourrait sembler être une métaphore de ce qui pourrait se passer dans une cure, mais pas seulement, parce que ce à quoi elle aboutit c'est non pas au fait qu'elle s'est fabriqué, elle s'est trouvé un *Heim*, pour le dire en allemand, mais au contraire elle fait avec l'*unheimlich* de l'entre-langue dans laquelle elle circule, et c'est à partir de là qu'elle arrive à dire en acceptant je dirais que forcément quelque chose manque. Si je dis réel du symptôme, pour l'analyste, c'est aussi parce que ça va être le réel du symptôme pour l'analysant et qu'il y a quelque chose qui fait trou et ce comblement ne pourra pas s'opérer. C'est ça aussi ce que j'appelais l'angle mort du fantasme, il faut accepter qu'il y ait ce point-là qui permet de dire autrement l'extraction de l'objet a, puisque c'est la même chose. Il y a quelque chose qui ne peut pas répondre et il s'agit d'accepter l'occurrence que ça ne répond pas, et à partir de ce point qui ne répond pas de néanmoins dire : encore, pour dire comment Lacan avait amené cet encore. En tout cas merci de ton intervention et de m'avoir parlé de cette conférence à Milan que je vais lire.

Jean-Louis Chassaing : Oui, c'est intéressant : « Le réel est mon symptôme » de Lacan, Marc Morali l'évoquait dans les suites de ce que pour Freud son symptôme pouvait être la représentation. Lacan était parti du symptôme de Freud et comme étant le réel, mais ensuite, par rapport à l'idée que tu évoques par rapport à l'analysant et aux analystes : à eux de continuer ! A eux de poursuivre !

et à partir de là, qu'est-ce qu'il en est de leur symptôme ? Juste un dernier point, il y a un autre livre qui est intéressant, puisque tu évoquais Herta Müller, plusieurs textes même qui sont intéressants à lire, et assez proches de nous, c'est Sabina Spielrein, et là, la question du transfert à Jung et à Freud a été particulière, et cela a été mis en avant, mais notre collègue de Melbourne, Mickael Plastow a fait un livre sur cela en s'intéressant d'une part au transfert à Jung qui a été assez intéressant, mais surtout en s'intéressant à la poésie de Sabina Spielrein, et cette personne qui était d'origine russe lorsqu'elle a changé de langue, quelque chose s'est passé quand elle est passée du russe à l'allemand, mais peut-être moins littéraire que Herta Müller.

Jean-Luc Cacciali : Alexis, il y a aussi Bertha Pappenheim, c'était aussi une affaire de langue, mais sur ce point très intéressant du transfert à une langue, qu'on retrouve assez souvent parmi les écrivains, par exemple Appelfeld disait – il va devenir un très grand écrivain en hébreu – il est né dans un milieu juif mais qui parlait yiddish, beaucoup plus proche de l'allemand que de l'hébreu, et il ne parlait pas du tout hébreu, et il dit, - il a vécu très vieux en plus - il dit que jusqu'à la fin il faisait ce cauchemar, il se réveillait le matin très angoissé en ayant une grande crainte, c'est de perdre sa langue, alors qu'il était devenu un très grand écrivain en hébreu. Et comme tu sais sans doute, Paul Ceylan, ce grand poète de langue allemande avait fait le choix d'écrire en allemand. Il aurait pu être poète en français semble-t-il car il était très francophone, il était quasiment à Normale Sup ! Mais il disait qu'il voulait être poète dans la langue des assassins, pas la langue allemande mais la langue des assassins. Alors je voulais faire cette remarque de faire attention de ne pas oublier, comme tu l'as fait pour Herta Müller, de souligner que, elle, c'est de l'entre-langue dont elle va partir, parce que sinon la langue, c'est le support idéal pour le nationalisme le plus passionné.

Alexis Chiari. Tout à fait. C'est dans l'entre-langue, dans l'écart, je dirais, qui se forme entre les langues puisque le rapport à la langue, aux langues que nous parlons et qui peuvent être très différentes, et nous savons que l'inconscient est polyglotte, il ne s'embarrasse pas de passer d'une langue à l'autre sans difficulté. C'est bien dans l'écart, merci Jean-Luc de l'avoir entendu, l'écart entre les langues, qui va être travaillé par la langue puisque forcément on ne parle pas de la même manière avant et après une analyse, on peut le souhaiter en tout cas. Ce n'est plus le même rapport, je dirais, et ce rapport de laïcisation, c'est que ce n'est plus au Un de la langue, ou au Un que la langue ferait exister auquel on va se référer mais plutôt à ce qui fait défaut radicalement et que rien ne pourra recouvrir. Oui, merci de ta remarque.

J-P. Beaumont : D'autres remarques, questions ?

Jean-Louis Chassaing : Je lisais que Herta Müller surtout dans ses premiers écrits, donc en roumain je crois, elle faisait des efforts pour éviter des mots qui pouvaient susciter trop de violence, il paraît qu'elle effaçait certains mots qui pouvaient évoquer le passé de son père ou les violences qu'elle avait pu subir, et en passant dans la langue allemande, elle n'a plus eu cette attitude-là.

Alexis Chiari : Sûrement que ce n'est pas le même nouage. Mais ce que tu évoquais, cette rudesse dans sa poésie en prose, c'est que l'imaginaire est spéculaire et qu'elle a fait consister un imaginaire dans son rapport à la langue qui n'est pas cet imaginaire spéculaire, ce que Christiane Lacôte avait évoqué dans son propos, à partir de l'imaginaire et du virtuel, et est-ce qu'il est possible, dans le transfert dans la cure, qu'on se soutienne autrement, et dans le champ imaginaire aussi, autrement que de ce bord-là. C'est ce qu'elle a réussi à ouvrir, et du coup dans le choix des termes et dans la construction des phrases, il y a toujours quelque chose qui a une puissance d'évocation mais qui laisse toujours cette béance affleurer. C'est vraiment intéressant, et là dans ses derniers travaux, ce sont des poèmes où elle découpe des fragments qu'elle assemble, pas sous la forme d'écriture automatique mais sous la forme de poèmes décomposés à partir de fragments hétérogènes, avec une forme presque d'effacement aussi, c'est ce que pouvait dire Mallarmé de l'effacement du locuteur par le poème lui-même. C'est le poème qui est l'énonciateur.

Bernard Vandermersch. Je voudrais poser une question à Alexis. C'est un point de détail mais dans *Subversion du sujet*, vous avez dit onomatopée là où Lacan dit le phonème. Je pense que c'est un lapsus de votre part mais l'onomatopée c'est quelque chose, un peu comme l'holophrase, qui vise un lien beaucoup plus serré entre le mot et la chose. C'est assez proche en fin de compte d'un effet littéral minimum, et cela me fait poser la question : est-ce que dans cette tentative d'isoler l'élément littéral dans la cure, est-ce que c'est un élément littéral proche de l'affect ou est-ce que ce serait des lettres en tant qu'elles seraient détachées de tout sens et de toute jouissance ? Si on pense à la lettre prise dans l'onomatopée, il est clair qu'elle ne peut pas la séparer de la Jouissance et du sens. Donc je tire profit de ce lapsus pour interroger jusqu'où nous visons la réduction de l'objet petit a dans la cure.

Alexis Chiari. Tout à fait. Je ne pourrais pas répondre, parce que je me suis rendu compte en parlant que j'avais fait ce lapsus, effectivement c'est bien le phonème, et assurément il y a cet effort de pouvoir aller jusqu'à une division phonématique,

et je dirais d'une réduction au pas-tout de sens, mais c'est même plus que ça, que la question du trou, de la béance, puisse se manifester et barrer l'idée du lieu de l'Autre. En effet c'est pas du tout du même registre. Merci.

J-P Beaumont : s'il n'y a pas d'autres questions nous allons remercier Alexis Chiari, et clore cette année du grand séminaire sur la question « Espaces du transfert » qui avait été proposé par Christiane Lacôte. Nous reprendrons à l'automne avec une conférence de Marc Darmon sur la question : L'invention de l'objet petit a, qu'en faisons-nous ?

Transcription de Nathalie Delafond, relecture d'Alexis Chiari et de Jean-Louis Chassaing